

Pascal Froissart

L'au-delà télévisuel, l'en-deçà discursif

Analyse d'une émission sur la rumeur *

Après la diffusion d'une émission télévisuelle, le démon nous ronge de chercher à connaître l'effet de celle-ci sur le public. Les études d'audience sont un moyen de parvenir à une certaine connaissance de l'impact ; mais elles sont chères et rarement sans reproche. Il est une autre voie, qui mérite également d'être explorée. C'est l'étude des conditions du discours, l'exploration du cadre tracé autour de la parole mise en scène, bref, la description de l'au-delà télévisuel et conjoncturel pour parvenir – peut-être – à l'en-deçà discursif. En ce sens, comme dit l'antienne, le médium est le message puisque, quel que soit le contenu, seul le contenant est signifiant, qui subsomme toutes les opinions individuelles et réduit le libre arbitre à néant. Si cette vision est juste, la parole est morte, seule demeure la langue : c'est ce chemin tortueux que je vais explorer ici en me servant d'une émission diffusée à une heure de grande écoute : un épisode du *talk-show* de Delarue « Ça se discute », diffusé le 18 mars 1998 ¹.

Malgré l'aspect conjoncturel des émissions médias et, en particulier, malgré la dramaturgie des oppositions franches, des éclats de voix et des déculottades, il reste et demeure un discours prégnant, un éther idéologique, un effet de réel : les données du problème ne sont pas remises en cause ; le monopole du sens revient à celui qui pose la question et non plus à celui qui y répond. Prenons un

Source : Froissart, Pascal, (1998) 1999 : 89-116. « L'au-delà télévisuel, l'en-deçà discursif. Analyse d'une émission sur la rumeur ». In Desgoutte, Jean-Paul, Froissart, Pascal et al., 1999. *La mise en scène du discours audiovisuel*. Paris : L'Harmattan, 144 pages.

exemple scabreux : que se passe-t-il quand on aborde le problème de la "race" en posant une question de type instrumental : « *Les Blancs sont-ils plus intelligents ?* ». Au mieux, on réfute l'argutie ; au pire, on la cautionne. Dans les deux cas, on se rend coupable de reprendre les termes de la question telle qu'elle est posée, au lieu de renvoyer rageusement le plumitif dans les cordes... On pourrait arguer que la remise en cause des concepts est impossible dans le contexte médiatisé. Ce serait faux. Personne ne discute la couleur du suaire des fantômes sans, au préalable, poser la question de l'existence des fantômes ! Le procédé, étrangement, échappe pour les concepts de race et sans doute de rumeur, ainsi que je vais tenter de le montrer ici.

Le discours sur la rumeur se met en place à l'occasion des publications scientifiques, mais également et souvent concurremment, par le biais d'émissions de vulgarisation scientifique plus ou moins racoleuses et tout aussi structurantes. Près d'une dizaine en quelques années sur les chaînes francophones : France Inter, TF1, France 2, M6, Radio-Canada, Radio Suisse Romande, Télé Suisse Romande...², bref, rares sont les chaînes à n'en avoir pas diffusé une petite... et heureux les spectateurs ayant échappé à un tel battage médiatique.

L'étude de la mise en scène de tels produits médiatiques est intéressante si l'on dépasse le dilemme, la tension entre parabole et caricature, métaphore et stéréotype. Par des mécanismes connus et largement documentés, la télévision neutralise la scientificité du discours scientifique pour n'en donner que le spectacle³. L'analyse d'un discours scientifique sur la rumeur révèle évidemment cet « *effet vitrine* »⁴ (on regarde mais on ne touche pas) : toute sociologie se transforme alors en recette de cuisine... L'analyse de la mise en scène peut s'attacher néanmoins à faire apparaître les concepts sous-jacents, qui sont actifs dans tous les discours convoquant le concept de rumeur.

La télévision crée l'expert

Pour mener à bien cette exploration, je profiterai de l'impulsion dramaturgique née de l'émission elle-même. Car, dans l'émission thématique de Jean-Luc Delarue intitulée cette fois-là « *Rumeurs, calomnies, soupçons : peut-on en sortir indemne ?* », un véritable drame s'est joué à l'insu des concepteurs de l'émission eux-mêmes. L'un des prestigieux invités, un « *spécialiste de la rumeur* » ainsi qu'il est présenté, est mis en difficulté par l'animateur, ses questions « *un peu... créatine[s]* » (c'est lui qui le dit), et par un invité qui le cloue au pilori en l'attaquant de front : « *Je ne suis pas d'accord avec ce que Monsieur dit...* », tout en étant applaudi chaudement par le public. L'argumentation en réponse de l'expert emporte si peu de conviction que l'animateur est obligé de conclure précipitamment par un obséquieux « *En tout cas, chacun s'exprime, en tout cas. Puis... les spectateurs penseront ce qu'ils voudront penser.* » Trop tard, *ite missa est*, le "spécialiste" est déjoué.

Pourtant, tout avait bien commencé. À l'invitation de l'animateur « *On va faire venir maintenant un spécialiste des rumeurs, Jean-Noël Kapferer* », un homme en costume deux pièces, cravate nouée derrière un léger chandail de cachemire, se lève de son siège dans le public, descend l'allée vers la scène, gravit les escaliers avec prestance, et se cale dans le fauteuil qui lui est destiné avec une aisance qui trahit une longue pratique des médias et des publics.

L'expert endosse son rôle en direct

Dès ses premiers mots, l'homme de science prend de la hauteur et expose ce qu'on sent poindre comme une "théorie de la rumeur". Il se distancie adroitement des invités présents, et de leurs témoignages : « *En dehors des cas individuels douloureux que j'ai entendus, il y a deux choses qui m'ont frappé* », commence-t-il par dire, afin d'échapper adroitement à la pesanteur du sens commun, et afin de mettre au service d'une réflexion plus globale ces « *cas individuels* ». Dans sa bouche, ceux-ci ne sont que l'illustration d'« *un climat qui*

préexiste à la rumeur » et du fait que toute victime est dépassée par son image (« *vous représentez plus que ce que vous êtes* », dit-il à l'un d'eux, qui opine du chef). Finalement, il conclut : « *se payer un notable fait partie, je dirais, des grands... des grandes réussites, d'une certaine façon... de la haine populaire* », et trahit là le fond de sa pensée : « *C'est un lynchage, et on n'aime pas lyncher les petits, on aime lyncher les grands.* » Cela va vite, les points de vue sont abrupts et peu justifiés. Mais le manque de temps et le trac expliquent cela. On retient en revanche le maintien et la facilité d'élocution du personnage, qui désigne les autres invités avec des gestes volontaires, qui s'adresse volontiers à l'animateur, qui laisse courir son regard sur les membres du public.

Le recul critique du spécialiste l'autorise plus loin à rassurer doctement un invité, qui fut autrefois victime d'un emballement médiatique autour d'un portrait-robot trop ressemblant : non, la rumeur n'est pas ce mal que l'on croit universellement diffusé ; au contraire, elle est facilement « retraceable » dans la population.

KAPFERER. – [...] C'est vrai que vous avez raison de dire quelque chose, je crois Monsieur Dubois, c'est que... on pense que la rumeur est partout. En réalité, chaque fois qu'on fait des études précises, on se rend compte qu'elle "est" chez dix, quinze, vingt, trente pour-cent des gens et qu'il y a encore soixante-dix pour-cent des gens qui ne le savent pas. Et ces soixante-dix pour-cent, quand on est objet de rumeur, on pense qu'ils n'existent pas. On a le sentiment que toute personne vous renvoie un regard suspicieux.

Ces quelques données puisées dans la besace d'études passées rassurent : la rumeur ne touche qu'un tiers de la population tout au plus ; on est davantage victime de notre peur de la rumeur que de la rumeur elle-même.

Tout, dans la mise en scène, invite le spécialiste à jouer son rôle à la perfection. Il est présenté par l'animateur comme « *le spécialiste* » et il doit faire face, seul, à une quinzaine de personnes invitées à raconter leurs déboires avec les médias, les réputations, les fatalités... Le décor même de l'émission le fait apparaître immédiatement comme l'expert

ès rumeurs. Placé sur une scène avec deux autres personnes distinguées, il est dévisagé par le public. De leur côté, la demi-douzaine de victimes ou témoins sont assis dans des fauteuils situés dans l'équivalent de la baignoire au théâtre, au pied du public. Entre les deux, l'animateur est debout, organise la médiation entre les deux groupes d'individus, et dirige du regard parfois les caméras vers un invité "surprise" choisi dans le public. On pourrait croire, comme le décorateur le croit lui-même, que seul compte le jeu de regards. « *Il y a l'estrade qui a un petit rôle à jouer aussi, le fait que les yeux soient à la hauteur des yeux de Delarue, il n'y a pas de dominants, de dominés* »⁵. Par un jeu de compensation, la scène place les yeux des "spécialistes" à la hauteur de ceux des "victimes" et de l'animateur. Pourtant, si les spécialistes ne dominant pas leurs interlocuteurs du regard, il n'en sont pas moins placés à l'écart du public, et face à lui, tandis que les victimes sont au pied du public, dos à lui. Pour faire une rapide interprétation, on pourrait donc dire qu'il faut le mériter pour être star et se retrouver sur scène, tandis que n'importe qui peut être victime...

Tout se passe donc pour le mieux. Soudain, la machine médiatique s'emballe pourtant, et se met à broyer l'invité. Le résultat est immédiat : il bafouille, il se réajuste dans son inconfortable fauteuil, il lutte contre le mal à l'aise.

Le maelström tragique de la comédie

Est-ce un faux pas de l'homme de science ? Non, l'argument sur lequel il va chuter a été proféré quelques minutes auparavant, sans que personne n'y voit à redire. Mais le contexte était différent, et le propos enrobé de recul théorique et de considérations sociales globalisantes. Le sociologue avait simplement remarqué que le meilleur moyen pour stopper une "rumeur de village", c'était de... quitter le village.

KAPFERER. – [...] La parole n'est pas une fin en soi. Elle... elle est... sa... sa finalité, c'est d'aboutir... à l'évacuation de la personne (donc, par exemple, quand il m'arrive de tra-

vailler dans des rumeurs de village, l'idéal, c'est que la personne victime quitte le village, quitte la ville), ou... ou à son sacrifice réel, comme une mise en prison, etc.

Personne n'avait commenté le propos. Soudain, tout change. Il est même bientôt interrompu par l'animateur qui termine sa phrase...

KAPFERER. – C'est vrai que vous avez raison de dire quelque chose, je crois Monsieur Dubois, c'est que... on pense que la rumeur est partout. [...] On a le sentiment que toute personne vous renvoie un regard suspicieux. On se dit : « Ça y est... »

DELARUE. – ... on est parano. On devient parano.

KAPFERER. – D'où la nécessité de partir. Et je crois, [à Dubois] quand vous avez dit que vous êtes parti, vous avez préféré quitter le terrain de combat et dire : « Je ne m'en sortirai pas sur place ». Et là, ça paraît très intéressant. En fait...

Patatras ! la faute est commise. La phrase qui fait mal est assénée avec un petit « d'où » illogique : « D'où la nécessité de partir. ». La manivelle du sens commun fait un retour immédiat dans la main du spécialiste, qui tressaute. C'est l'animateur qui le rappelle à l'ordre, en le coupant à nouveau.

DELARUE. – Lui, Monsieur Chouraqui, il est resté à Marseille, hein.

KAPFERER. – Oui, je...

Le spécialiste serre les dents, articule deux mots, comme pour chercher de l'air : « Oui, je... ». Mais c'est terminé, le drame est consommé. La télévision a son rituel, le temps n'appartient pas à ceux qui répondent mais à ceux qui questionnent ⁶, *the show must go on...* Avant que le spécialiste puisse se justifier, un autre invité intervient, parle de l'obsession de la fuite devant l'injustice qu'il a subie, l'emprisonnement préventif. Puis, au moment de conclure son intervention, l'invité reprend le propos précédent et, poliment, très poliment, s'inscrit en faux. L'animateur, avec l'impertinence qui est aussi sa marque de fabrique, abonde en son sens.

CHOURAQUI. – [...] *Et j'ai l'impression, j'ai eu l'impression en tout cas, pour ce qui me concerne, que, fuir, c'était peut-être aussi accepter une partie de la culpabilité...*

DELARUE. – *Ben oui, c'est ce qui me semblait aussi, moi. C'est... Pas vous, Jean-Noël ?*

Interpellé de la sorte, le pauvre rumorologue commence par bafouiller : « *Non non, c'est que... bon, euh, j'ai malheureusement, ou heureusement, pas vécu ce genre de situation.* » Puis il se reprend et contre-attaque, attribuant à « *l'émotion* » des témoins leur manque de clarté, leur incompréhension du phénomène, et sa propre incapacité à s'abaisser à leur niveau : « *Donc je ne peux pas en parler avec l'émotion qui caractérise les témoignages.* » Mais il revient à son argumentation première, et s'enferme à l'hameçon de ses recommandations.

KAPFERER. – [...] *Mais il y a aussi, euh, je pense, chez certaines personnes qui restent sur le terrain du combat un côté presque sacrificiel. J'ai été travailler sur des cas où je disais aux gens : « Mais partez ». On a l'impression que les gens veulent porter leur croix, et à la limite elles voudraient aller jusqu'au bout.*

L'argumentation n'est pas mauvaise. Cependant, plus tard, beaucoup plus tard, l'argument explose sous les coups d'un invité jouant précisément de l'émotion, de la douleur, et de la résistance à la douleur.

DE VROOM. – [...] *Mais il y a une chose. C'est que nous avons tous fait face. Nous avons tous fait face.* [Designant Kapferer.] *Et je ne suis pas d'accord avec ce que Monsieur dit, qu'il faut s'enfuir. Si nous n'avions pas fait face, aucun d'entre nous, personne n'aurait reconnu que nous sommes des innocents. Et donc je pense que... [...] sans ça, nous ne serions pas ici sur ce plateau pour le dire. Et s'il n'y avait pas eu, comme Monsieur Agret (il a été jusqu'à se couper deux doigts ; moi, j'ai pensé à me suicider, il faut dire les choses comme elles sont, on pense à se supprimer), eh bien, je vous dis franchement que fuir, je pense qu'aucun de ceux qui sont sur ce plateau n'y penserait. Et aucun d'entre nous ne le ferait.* [Silence. Puis applaudissements nourris.]

L'expert ne s'en relève pas, la caméra s'est définitivement détournée de son cas, plus intéressée par les trémolos dans

la voix de celui qui parle de sa douleur, sans volonté d'imposer une théorie.

Le k. o. de l'expert, la course folle de la caméra

On pourrait chercher à savoir pourquoi un homme aussi habitué des médias⁷ se laisse happer ainsi par le sens commun, aspiré par le dispositif médiatique, presque sans résistance. Le médium même porte la plus grande responsabilité de l'orientation vers le sens commun du chercheur, en canalisant le débat par la mise en forme de son discours. Le sociologue essaierait-il d'exposer une théorie de la rumeur à la télévision qu'il ne le pourrait ; ça n'a rien à voir avec une théorie de la rumeur sur une feuille blanche. On a beau être dans une émission de *talk show*, on n'est pas libre de parole. La télévision impose son format à ceux dont elle véhicule image et message. Par une série de conditionnements invisibles, la capacité de création est limitée à l'horizon d'attente des spectateurs imaginés, les horaires deviennent impératifs, et les lieux, et les motivations, et les personnalités présentes... En un tel milieu hostile, seules peuvent subsister les considérations de sens commun, les discours descriptifs, les trivialités.

Ce « formatage » (pour reprendre une expression usuelle en informatique) commence avant même le début de l'émission. Le sens commun triomphe dès le communiqué de presse. Y est inscrit à son fronton en effet le fameux « *Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose* », qui est aussitôt repris en cœur par la plupart des articles publiés avant l'émission. L'un d'eux, dans *Télé-Loisirs*, ajoute même :

*De « Il n'y a pas de fumée sans feu » à « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose », sous la plume de Beaumarchais dans le Barbier de Séville, les phrases proverbiales témoignent de la difficulté à faire taire la rumeur, à établir la totale innocence de quelqu'un.*⁸

Quand les proverbes se mettent à « témoigner », c'est que le sens commun se porte bien. Et c'est oublier que les proverbes sont largement contradictoires entre eux⁹. Mais

je ne m'étendrai pas ici sur ces mécanismes connus, très visibles dans les phénomènes de vulgarisation scientifique, bien qu'ils fassent partie de l'actualité critique ¹⁰.

La prééminence du sens commun est bien l'obstacle sur lequel bute le spécialiste. Le « *D'où la nécessité de partir* » est cependant très anecdotique et incident au discours principal. On a vu même que l'idée véhiculée par cette phrase déclencheuse avait été énoncée deux minutes auparavant sans que personne n'y décèle une once de malice. La déconfiture de l'homme de science n'est donc pas un accident ; elle est fatalité. Or le sociologue est sorti de la neutralité scientifique et théorique pour entrer de plain pied dans une rhétorique de l'immédiat – au lieu de conserver le recul qu'il avait conservé jusqu'à présent. Il a parlé d'un cas général mais a été écouté comme s'il parlait d'un cas particulier. Il a discouru non plus sur *les* rumeurs, mais sur *la* (pseudo-) rumeur ayant touché un homme que tout le monde a cru reconnaître dans un portrait-robot publié dans la presse. Il a donc quitté la théorie pour le cas ; aussitôt, un débat non d'idées mais de moyens s'est engagé. En ouvrant lui-même le débat au cas d'espèce, il a ouvert la porte à toutes les discussions, et n'a su ensuite éviter le pilori d'une salle vibrant à l'émotion des victimes.

Le sociologue aurait dû se méfier. Il était louable de participer à une émission dont le but est de chercher à « *comprendre* » le fonctionnement de la rumeur. Mais cette dernière ne le pouvait pas vraiment. Difficile de prétendre au débat scientifique en effet quand on se donne pour but de comprendre trois choses à la fois, de trois manières différentes...

DELARUE. – [Générique. Applaudissements.] [...] *Dans le sillage ce soir du [téléfilm] qui a été diffusé en première partie de soirée sur notre chaîne, nous allons donc tenter ce soir de comprendre comment la rumeur, comment la calomnie, comment le soupçon peuvent faire basculer une vie... que cette rumeur, cette calomnie, ce soupçon soient provoqués par une décision de justice, ou provoqués par un affrontement familial comme ça arrive, ou qu'ils servent de moyens de déstabilisation dans une affaire qui secoue un pays tout entier, on y viendra dans un instant.* ¹¹

La logique formelle du discours scientifique s'accommode mal de la confusion des genres. Or elle est totale : les concepteurs de l'émission ont amalgamé objets (calomnie, soupçon, rumeur) et instances (magistrats, famille, politiciens). Cela représente un obstacle majeur à l'analyse. « *Le spécialiste des rumeurs* » s'y laisse prendre, à la suite des 20 invités¹² apparemment ravis, et de l'animateur, toujours aussi avide d'audience. De l'épisode de la remise en cause de l'invité par un autre, on peut retenir une leçon somme toute bachelardienne : à défaut de rupture épistémologique, il faut s'attendre à jouer le jeu télévisuel de l'émotion, de l'immédiateté, de la banalité.

Le décor derrière la mise en scène

Cependant, que reste-t-il une fois l'émission passée, à quoi pense-t-on devant l'écran éteint ? S'arrête-t-on à la seule anecdote, qui par essence aurait pu ne pas avoir lieu ? Non, ce qu'on retient, au delà de tout épiphénomène, tout détail de couleur ou tout effet de mise en scène, ce sont les rôles tels qu'ils ont été distribués et vécus.

L'expert demeure l'expert

L'expert joue en effet un rôle très assumé, celui de spécialiste et d'homme de terrain. « *Alors, une chose est certaine, depuis deux ans, je suis régulièrement consulté sur deux types de rumeurs, en France* », dit-il en réponse à une question sur les "épidémies" de rumeur, insistant à peine sur le mot « *régulièrement* ». Ou encore, en avalant les mots comme s'ils ne signifiaient plus rien,

KAPFERER. – [...] – Je sais, pour avoir beaucoup travaillé sur des problèmes de démenti politique (je ne travaille plus sur les... actuellement, sur la politique), que toutes les... tous les maires, et chaque fois qu'il y a des élections municipales, des élections régionales, à nouveau il y a un flot de rumeurs sur les candidats.

L'expert se pose partout en expert : il a « *beaucoup travaillé* » sur la politique, il est « *régulièrement consulté* » pour des problèmes de rumeur « *en France* »... C'est donc en tant qu'expert qu'il contre-attaque.

KAPFERER. – Je veux dire, uniquement en référence au fait que je reçois tous les jours des coups de téléphone de gens qui n'ont pas la chance d'avoir des avocats, qui n'ont pas la chance... qui sont des gens qui ont une souffrance quotidienne, dans un village, dans une rue, dans un quartier, etc.

Dans un premier temps, le sociologue se replie derrière son expérience : « *uniquement en référence au fait que je reçois tous les jours des coups de téléphone* » ; ensuite il attaque son interlocuteur (celui-là même qui le met en difficulté) avec un argument insidieux, et laisse planer la menace en répétant son argument : « *uniquement en référence au fait que je reçois tous les jours des coups de téléphone de gens qui n'ont pas la chance d'avoir des avocats, qui n'ont pas la chance...* » ; enfin, il tente d'attirer à lui la faveur du public en faisant vibrer la corde de la pitié : « *qui sont des gens qui ont une souffrance quotidienne, dans un village, dans une rue, dans un quartier, etc.* ». Il est improbable qu'il ait emporté la conviction de son public, mais la contre-attaque a eu le mérite immense de rétablir le principe hiérarchique. Prenant de l'audace malgré ses bafouillages, l'expert n'hésite pas enfin à en rajouter ; il loue le « *courage* » de son interlocuteur, pour mieux l'accuser de faiblesse ensuite.

KAPFERER. – [...] Il faut dire, à un moment donné, si vous cherchez la tranquillité, à moins de... vraiment, de... d'avoir le courage que vous avez [à De Vroom] de bâtir une croisade, il y a une solution, qui est de faire dix kilomètres plus loin. [...] [à De Vroom] Vous, vous avez été attaqué, directement, mis en cause. Vous connaissez les rouages de la justice. Vous connaissez... Vous avez eu des comités de soutien. Tous ces gens qui n'ont pas de comité de soutien, tous ces gens qui font partie de la rumeur quotidienne, qu'est-ce qu'on leur dit ?

On s'éloigne de l'argumentation scientifique et on approche l'attaque *ad hominem*. Le sociologue gagne en efficacité mais il perd en élégance. Du reste, cela semble avoir été efficace : quand j'ai appelé la production pour

tenter d'obtenir une copie de l'émission, j'ai su qu'on tenait à ma disposition les coordonnées du spécialiste, et qu'elles avaient déjà été demandées par les uns ou les autres. Bon indice à rajouter à ceux qui montrent que le statut d'expert n'a pas été terni par la déconfiture *live*.

On voit là en définitive que, par manque de temps ou maladresse, l'expert se laisse piéger. Mais il est loin d'avoir perdu la face comme on pourrait le croire: sitôt mis sur la sellette, il joue sans mal le rôle de l'expert incompris, niant toute erreur, clamant l'incompréhension ; aurait-il davantage de temps pour s'expliquer, sans doute convaincrait-il. Il est normal qu'un expert soit mis en difficulté; en fait, il l'est tout le temps, c'est même son métier. Il a pour lui le temps et la ressource de pouvoir passer outre, non en force, mais en expliquant les raisons de ses erreurs. Aussi le sociologue ne se trompe-t-il nullement en venant croiser le fer sur la place publique... Même si sa prestation totale ne dure que six minutes et demi ¹³, si l'on colle bout à bout ses interventions, et que cela ne représente pas grand chose en durée, à peine 5 % du temps de l'émission ¹⁴, il est gagnant à tous les coups, même quand il perd la face. Il est le spécialiste, et personne ne peut le faire descendre de la scène... quand bien même il est contesté.

La hiérarchie est donc le centre occulté du dispositif. Le statut de « *sociologue, professeur à H. E. C.* » est mis sans cesse en avant. Les occasions sont multiples pour rappeler l'immense différence qui sépare l'expert des autres invités et, *a fortiori*, du public. À de nombreuses reprises, il fait référence à sa longue expérience : « *quand il m'arrive de travailler dans des rumeurs de village* » ; « *Je sais, pour avoir beaucoup travaillé sur des problèmes de démenti politique* » ; et de même avec des évocations à son travail présent : « *une chose est certaine, depuis deux ans, je suis régulièrement consulté sur deux types de rumeurs, en France* » ; « *je reçois tous les jours des coups de téléphone de gens* ». Enfin, une dernière mention à sa grande proximité avec le pouvoir politique suffit à le placer définitivement sur la carte de la notabilité... « *Ceux qui ont démenti en envoyant des tracts par exemple à l'ensemble de leurs administrés, l'ont tous regretté, ou*

en tout cas m'ont dit l'avoir regretté », pondère-t-il, faussement modeste.

Et puis, au-delà de la seule volonté d'autolégitimation du consultant, il y a une rhétorique continue autour d'un schéma social fort problématique, car élitiste. On retrouve en effet sans cesse l'opposition entre la "masse" porteuse de rumeurs, et une "élite" exempte de rumeurs. Qui sont ceux qui sont les vraies victimes de la rumeur, selon le sociologue ? Les petites gens, ou les plus pauvres : « *Les gens qui n'ont pas la chance d'avoir des avocats* » ; « *Tous ces gens qui n'ont pas de comité de soutien* »... Qui sont les porteurs de rumeur, dans ce schéma aux relents étranges de psychopathologie ? Les gens "trop" normaux, qui sont nés avec une infirmité, celle de devoir subir la rumeur : « *des gens qui ont une souffrance quotidienne* », « *tous ces gens qui font partie de la rumeur quotidienne* »... Dans cette théorie, la rumeur ne semble pas affecter les gros poissons mais seulement menacer la petite friture du quotidien, le menu fretin sans avocat ni comité de soutien... C'est en totale contradiction avec ce qu'il a dit lui-même au début de l'émission (« *on n'aime pas lyncher les petits, on aime lyncher les grands* »), mais ce n'est pas ni important (la hiérarchie importe davantage que la cohérence dans les théories bipolaires), ni la première fois¹⁵. C'est enfin en totale opposition avec les études déjà menées sur certaines affaires appelées rumeurs – par le sociologue lui-même !¹⁶ Bref, on n'est pas loin des hypothèses sur le « *viol des foules* » par la propagande dans lesquelles le "corps social" est constitué de 90 % de « *violables* » et de 10 % de « *résistants* »...¹⁷.

Mieux encore, quels sont les lieux de la rumeur, tels qu'ils sont rapidement esquissés par l'homme de science ? On s'en doute : ce sont ceux de la « *vie quotidienne, c'est ce qui se passe dans les quartiers, dans les immeubles, dans les banlieues, dans les villages* » ou, sans peur de se répéter, « *dans un village, dans une rue, dans un quartier, etc.* ». Derrière cette énumération en forme de litanie, il faut comprendre que la rumeur est fidèle à son stéréotype, qu'elle circule davantage chez les "ploucs" que chez les citadins, qu'elle est une

caractéristique de la ruralité et une exception de l'urbanité. « *Dans les villes, il n'y a... on ne reproche pas aux gens d'être "un peu" différent.* », n'hésite pas à asséner le sociologue, glorifiant la ville, lui trouvant mille vertus d'ouverture et de tolérance. À nouveau, dans une telle vision bipolaire de l'espace (où l'on n'a pas de difficulté à imaginer où le spécialiste se situe), la caricature est totale. Toutes les études dont on dispose sur la circulation d'histoires appelées à postériori rumeurs montrent au contraire que l'espace n'est pas une variable discriminante¹⁸; certains qualifient même les rumeurs de... légendes urbaines.

En somme, les arguments du rumorologue s'accumulent, s'agrègent les uns aux autres, sans autre logique que la volonté de persuasion. Des phrases comme « *se payer un notable fait partie, je dirais, des grands... des grandes réussites, d'une certaine façon... de la haine populaire* » font mal, elles établissent des dichotomies fausses au regard de la rumeur, qui n'ont aucune pertinence scientifique. Ce discours bipolaire est le seul qui demeure, qui imprègne, quand le consultant a terminé son discours. Il a peut-être tort sur les moyens (fuir ou ne pas fuir ?) ; cependant, personne dans l'assemblée n'a remis en cause le discours au doux parfum d'élitisme qui fait croire que la rumeur est populaire¹⁹. L'analyse de la mise en scène de la rumeur laisse apparaître là des concepts trop bien cachés, une sociologie boîteuse que rien ne justifie mais qui se structure elle-même par le pouvoir de persuasion qu'elle donne à ceux qui la glorifie.

La rumeur mise en mythe

Que reste-t-il donc après le passage du sociologue ? Une meilleure connaissance de l'objet rumeur ? Non, en rien – d'autant moins qu'au jeu du plus fort, l'homme de science a le dessous. En revanche, l'émission laisse un fort arrière-goût qui se révèle, comme dans les vins les plus fins, plus "important" que l'attaque : les propos de l'homme de science véhiculent une idéologie très début-de-siècle que Tarde ou Sighele n'auraient pas désavoués. Par la mise en

scène, par la pression du médium sur le message, cette idéologie est devenue, comme le statut du spécialiste, incontestable.

De ce mouvement illogique d'accumulation argumentative ressort également avec davantage de force une nouvelle série idéologique. La rumeur est "mythifiée", "mythologisée", élevée au rang de déesse (« *La rumeur, elle aussi, est une déesse* », disait Hésiode, déjà²⁰). Le sociologue finit par nous convaincre qu'on ne peut rien contre la rumeur : elle est globale, globalisante ; totale, totalitaire...

Elle naît premièrement parce qu'il y a « *un climat qui préexiste à la rumeur* » ; aussi la rumeur n'est-elle que la conséquence de nos fautes passées. Expions, mes frères et sœurs... Elle naît deuxièmement parce qu'au-dessus de nos têtes pend le glaive de notre réputation, de notre image : « *vous représentez plus que ce que vous êtes* ». La rumeur est le prix à payer de notre appétit de gloire et de réussite. Amen. Finalement et troisièmement, nous ne sommes condamnés à n'être plus que des animaux dans une brousse où la rumeur se paie un « *safari* ». Oh, la belle image que celle du safari, agréablement guerrière, délicatement coloniale, et fleurant bon une étonnante antisociologie... Le spécialiste a inventé un « *safari aux pédophiles* » ; il y revient peu après, tout heureux de son invention : « *maintenant on va regarder les prêtres d'une façon nouvelle... et vous n'y pouvez rien. Mais on va élargir le cercle du safari* ». Vous êtes comme le lion pris dans la visée du chasseur : vous pouvez vous débattre, vous cacher, feinter... rien n'y fait, « *vous n'y pouvez rien* », la balle vous transpercera. Et la métaphore de la balle de revolver n'est pas un hasard. D'autres, comme le psychologue américain Rosnow, en ont fait une théorie !

Il est utile de représenter l'activité rumorale de la même manière que l'on charge un revolver et que l'on fait feu. Le public de la rumeur est une arme de poing, la rumeur est une balle, qui est chargée dans une atmosphère d'anxiété et d'incertitude. On appuie sur la détente quand on estime que la balle va faire mouche [...].²¹

Au-delà de la laideur de la comparaison guerrière se cache une condescendance populaire hors de propos, métaphorisée par le revolver : ainsi suffit-il à l'expérimentateur d'appuyer « *sur la détente* » sociale pour voir crépiter les rafales de rumeurs ; ainsi une société est-elle fondamentalement passive, et n'a-t-elle d'autre maître qu'un psychologue social qui en connaît la nature intime.

Que nous reste-t-il, en conséquence ? La « *fuite* », bien évidemment. On ne peut rien devant un tel raz de marée, on ne peut que fuir. La rumeur est comme une coulée de boue qui emporterait tout sur son passage, exerçant par sa seule pesanteur une pression formidable sur les murs, les portes, les gens. « *Et là, ça reste la "pression" du groupe sur une personne. Et soit elle supporte cette pression, et elle le vit du matin au soir et du soir au matin ; soit elle s'en va.* » Ce qui est bien « *malheureux* », concède le spécialiste : « *Moi, je le recommande souvent, c'est malheureux à dire, d'abandonner la souffrance.* » Mais c'est la seule solution face à la fatalité du malheur. On ne peut rien contre le destin. Il n'y a que l'exil qui puisse être de quelque efficacité : « *il y a une solution, qui est de faire dix kilomètres plus loin, dans d'autres milieux, où personne ne vous en voudra d'être quelqu'un qui ne ressemble pas aux autres* ».

La limite de cette théorie de l'abdication devant la rumeur trouve pourtant une limite. C'est que le consultant est bien mal placé pour parler de « *fuir* », puisque lui-même ne fuit pas. Il s'érige en seul rempart contre la rumeur-malheur, tout en conseillant à ceux qui l'écoutent de ne point faire comme lui. « Fais ce que je dis, non ce que je fais ». L'antinomie est évidente, mais sans doute le rapport d'autorité fait-il qu'on éprouve le besoin tout de même de confier son sort à de tels experts.

Conclusion

La télévision, observée non plus pour ce qu'elle fait mais pour ce qu'elle est, se révèle un merveilleux révélateur de nos habitudes de pensée les plus anodines. Dans l'épisode

qui nous occupe, tout était fait pour que l'expert invité à grands frais chausse les sabots qu'on lui demande: grande estrade, large fauteuil, présentation laudatrice, sourires de connivence... Il y a bien eu l'anicroche qu'a représentée l'interpellation par un membre du public sur le terrain même de l'expertise. Mais les caméras ont poursuivi leur course folle, et on a oublié bien vite l'incident. Ainsi, devant telle *star* du théâtre, ne se souvient-on plus de l'apostrophe d'un spectateur mal luné (qui se fait aussitôt rasseoir par un *chhhht* de la salle) et, même si la *star* a été mauvaise ce soir-là, se rappelle-t-on de la présence de la *star*. Ainsi devant le rumorologue : on oublie l'intrigue pour se souvenir de la distribution des rôles.

À côté de la "starification" en cours, phénomène commun à toute intervention télévisuelle, un mécanisme second se met en place au cours de l'émission consacrée à la rumeur. Une propagande "rumoriste" surgit et déroule lentement un tapis fait de mythes et de simplifications, dont le sociologue est le garant. Un schéma social étrange s'est fait jour, que j'ai essayé de dénoncer, poursuivant avec vous l'étude critique de la « *rumorologie* »²² (ainsi qu'on a nommé ailleurs la tentative d'autonomisation et d'opérationnalisation du concept de rumeur). Je précise, pour éviter toute confusion, et ainsi que j'ai pu l'exposer déjà²³, que c'est évidemment le *discours sur* la rumeur qui m'a intéressé, et non la rumeur en tant que telle ; davantage la prise en charge du noumène que l'existence du phénomène ; pour être explicite enfin, ce qu'on dit du "cancer de Mitterrand", bien plus que le "cancer de Mitterrand" (pour lequel je suis assez incompetent...) En définitive, je ne suis ni flic, ni journaliste ; aussi la véracité m'importe-t-elle peu. Le discours sur la rumeur, en revanche, m'est un objet cher. Je crois qu'il révèle un certain nombre de conceptions du sens, du sujet et du *socius*, que j'estime volontiers abusives et que je sou mets à la critique²⁴. Dans ce cadre, la mise en scène télévisuelle n'est qu'un discours parmi les autres, une rhétorique parmi d'autres, qui me donne l'occasion de vérifier empiri-

quement la mobilisation de certains concepts qui m'apparaissent révélateur. L'avantage de l'appareil médiatique est de proposer une dramaturgie facilement repérable, un *continuum* temporel aisément "balisable". L'analyse de la mise en scène de la rumeur est un excellent moyen pour lever les lièvres idéologiques, fondamentalement occultés par la mise en scène, et par conséquent fidèlement interprétable. On ne cache que ce qu'on ne veut pas faire voir ; pour l'analyste, c'est une aubaine : il suffit de soulever un à un les mauvais cache-misère disposés sur la route du sens. Et alors apparaît le discours sur la rumeur dans toute sa vérité : élitiste et mystificateur.

Appendice I

L'expérience médiatique

Prolegomènes [00 : 00 : 00] [22 : 40 : 00]

DELARUE – [Générique. Applaudissements.] *Mesdames, messieurs, bonsoir. Eh ben, dis donc, c'est réussi.* [Les applaudissements continuent.] *Bonsoir à vous tous.* [Ovations.] *Comment ça va ? Bonsoir.* [Applaudissements.] *On est bien content de vous retrouver à nouveau mercredi soir pour une nouvelle émission de « Ça se discute ».*

Dans le sillage ce soir du très convaincant Mirage noir, qui a été diffusé en première partie de soirée sur notre chaîne, nous allons donc tenter ce soir de comprendre comment la rumeur, comment la calomnie, comment le soupçon peuvent faire basculer une vie... que cette rumeur, cette calomnie, ce soupçon soient provoqués par une décision de justice, ou provoqués par un affrontement familial comme ça arrive, ou qu'ils servent de moyens de déstabilisation dans une affaire qui secoue un pays tout entier, on y viendra dans un instant. Nous verrons aussi avec nos invités pourquoi on peut vivre libre mais plus comme les autres, simplement parce qu'on vous prend pour celui que vous n'êtes pas. Nous nous interrogerons aussi sur le rôle de la justice, sur celui de la presse aussi, qui, si parfois elle défend, peut aussi condamner une réputation.

Nous tenterons donc de répondre à ces questions avec Catherine Ehrel, qui est journaliste, bonsoir. Avec Omar Popov, qui a subi les assauts de la presse tout simplement parce qu'il s'appelait Omar. Avec Maître Bonnet, qui a rendu son costume de juge après six ans, c'est ça ?

BONNET. – Cinq six ans...

DELARUE. – Cinq six ans, et qui est devenu avocat, à la suite de l'affaire Roman Gentil.

BONNET. – Enfin, entre autres...

DELARUE. – Avec également Roland Agret, un des rares cas de réhabilitation totale dans ce pays, bonsoir Monsieur. Vous êtes le quatrième, le premier, c'était le capitaine Dreyfus. Et vous êtes le quatrième à avoir été réhabilité en France. Et avec René Piéto, bonsoir Monsieur Piéto, dont l'honneur a été sali par une fausse accusation de détournement.

Avant de présenter nos invités, les autres, auxquels nous avons consacré un reportage ce soir, je voudrais donner la parole à celle qui aura tout à l'heure la tâche de conclure notre émission. C'est une femme qu'on connaît bien, surtout les femmes d'ailleurs. Elle est écrivain, elle vient de publier chez Plon Chéri, tu m'écoutes ? Voici Nicole Deburon. Bonsoir, Madame. [...]

Première séquence [00 : 47 : 00] [23 : 27 : 00]

DELARUE. – On va faire venir maintenant un spécialiste des rumeurs, Jean-Noël Kapferer. Monsieur Kapferer, s'il vous plaît. Venez nous rejoindre. [Applaudissements. J._N. Kapferer se lève de son siège et descend l'allée.] Bonsoir, mettez vous là par exemple. [Il monte sur la scène et s'installe dans un fauteuil.]

Monsieur Kapferer est sociologue, professeur à H. E. C., spécialiste des rumeurs que vous traquez et essayez de détruire, soit pour le compte de personnalités, soit pour le compte de... d'entreprises qui en sont victimes. Peut-être, d'abord, un mot sur les histoires que nous avons entendues jusqu'à présent, ce qu'elles vous inspirent, celle de...

KAPFERER. – Bien, je crois...

DELARUE. – Celles de Christian De Vroom, Philippe Marchal et René Piéto...

KAPFERER. – En dehors des cas individuels douloureux que j'ai entendus, il y a deux choses qui m'ont frappé. Tout d'abord, il y a toujours un "climat" qui préexiste à la rumeur, soit un climat créé par une affaire nationale, soit un climat dans le sud de la France qui n'est pas propice à la sérénité. Deuxièmement, c'est que vous représentez "plus" que ce que vous êtes : [à Marchal] vous allez représenter l'homme qui a réussi, [à De Vroom] vous allez représenter le notable, [à Piéto] vous allez aussi représenter le notable. Or se payer un notable fait partie, je dirais, des grands... des grandes réussites, d'une certaine façon... de la haine populaire. C'est un lynchage, et on n'aime pas lyncher les petits, on aime lyncher les grands.

La parole n'est pas une fin en soi. Elle... elle est... sa... sa finalité, c'est d'aboutir... à l'évacuation de la personne (donc, par exemple, quand il m'arrive de travailler dans des rumeurs de village, l'idéal, c'est que la personne victime quitte le village, quitte la

ville), ou... ou à son sacrifice réel, comme une mise en prison, etc. Donc, il faut bien voir que la fonction de la rumeur, c'est vraiment l'expulsion de l'individu qui est... qui est pris pour la victime. On ne parle pas pour parler. Donc, c'est une espèce de violence qui doit arriver à son terme. Avec l'aide de la justice, avec l'aide de toute personne, des médias, on en reparlera. Mais c'est un préalable à l'action.

DELARUE – Est-ce qu'il y a des modes de rumeur ? J'ai... la question peut paraître un peu... crétime mais j'ai... on a l'impression qu'il y a des modes de rumeur, qu'il y a des... des rumeurs qui se propagent plus facilement... lors d'un... je ne sais pas, d'un certain climat, en rebondissant sur certaines informations, qu'à d'autres moment, non ?

KAPFERER. – Non. Alors, une chose est certaine, depuis deux ans, je suis régulièrement consulté sur deux types de rumeurs, en France. La rumeur sur les pédophiles : on peut dire que ce qui est arrivé en Belgique a libéré tout le monde et maintenant, il y a un peu le safari aux pédophiles, si vous voulez. Et d'une certaine façon, ce qui a été dit ce soir à l'émission, qu'il y a même des prêtres pédophiles, je ne sais plus qui l'a dit...

DELARUE – Monsieur De Vroom.

KAPFERER. – ... vous pouvez être sûr que maintenant on va regarder les prêtres d'une façon nouvelle... et vous n'y pouvez rien. Mais on va élargir le cercle du safari. Deuxième type de rumeur qu'on a beaucoup en France depuis deux ans, c'est des rumeurs de secte. Attention, je ne suis pas en train de dire que les sectes n'existent pas. Je suis en train de dire que, comme on a découvert en France les sectes, qu'on imaginait être un phénomène purement américain, on a découvert que ça existe et que c'est... que ça prend des proportions tout à fait terribles, et on sait que les sectes s'abritent derrière des officines totalement anodines, maintenant les gens se mettent à regarder les officines en disant : « Mais peut-être que ce magasin, en réalité, ou cette chaîne commerciale, ou cette chaîne de magasins... », je ne la nommerai pas, « est, en fait, une secte ». Il suffit d'avoir l'air pas tout à fait identique à une boutique normale, de mettre de l'encens ici ou là, ou de dire que c'est beau la nature, on va vous dire : « Ah ben, c'est une secte New Age, et c'est suspect. »

Séquence de coupe [00 : 50 : 15] [23 : 30 : 15]

DELARUE – Je... Je redonne la parole à Monsieur Kapferer dans un instant. Je voudrais faire parler Didier Dubois qui est dans le public et qui a été victime d'une histoire assez incroyable. C'est vous, Monsieur Dubois ?

DUBOIS. – [Acquiescement.]

DELARUE – Oui, bonsoir, Monsieur Dubois. Vous avez eu la surprise de découvrir votre visage, un matin, dans le journal. C'était La voix du nord, c'est ça ? [...]

DUBOIS. – [Le témoin, commerçant, est victime de la suspicion de ses clients qui croient le reconnaître dans le portrait-robot d'un criminel publié dans la presse régionale. Il est convoqué au commissariat pour une

séance de reconnaissance, derrière une vitre sans tain, mais n'est pas retenu.] *Et je m'en vais. Là, pour moi, c'est fini. Mais notez bien que si j'étais disculpé officiellement, je... ça ne pouvait être autrement, vu que je n'étais pas inculpé avant. Mais, pour la rumeur publique, on...*

DELARUE – La police n'a pas fait de communiqué dans la presse le lendemain.

DUBOIS. – Rien. Et je ne voulais pas. [...] [L'histoire continue : le portrait-robot est diffusé dans une émission télévisée nationale. Les gens continuent de le reconnaître.] Alors là, ça pouvait pas durer. J'avais l'opportunité de [déménager], je me suis donc changé ma coiffure [...], j'ai changé de lunettes, j'ai changé un peu le look de la barbe, je me suis pris par la main, et je suis parti au Cap Ridé. [...]

DELARUE – D'accord. Merci, Monsieur Dubois. Je redonne la parole à Jean-Noël Kapferer, le spécialiste. On peut : [Applaudissements]... voilà, merci. Monsieur Kapferer, juste, deux secondes. Monsieur Dubois disait à un moment : « Non, je ne voulais pas de démenti » dans la Voix du nord, comme l'a proposé le juge. Est-ce qu'il a raison ? Est-ce que dans ce cas-là, ça aurait rajouté à la rumeur ou est-ce que ça aurait été une bonne idée de le faire ? À votre avis ? Quel aurait été votre conseil à cette époque-là si on vous l'avait demandé.

Deuxième séquence [00 : 55 : 40] [23 : 35 : 40]

KAPFERER. – Je sais, pour avoir beaucoup travaillé sur des problèmes de démenti politique (je ne travaille plus sur les... actuellement, sur la politique), que toutes les... tous les maires, et chaque fois qu'il y a des élections municipales, des élections régionales, à nouveau il y a un flot de rumeurs sur les candidats. Ceux qui ont démenti en envoyant des tracts par exemple à l'ensemble de leurs administrés, l'ont tous regretté, ou en tout cas m'ont dit l'avoir regretté. Donc ils ont le sentiment d'avoir voulu, en fin de compte, éteindre la rumeur avec un... une technique qui a fait plus de mal que de bien.

C'est vrai que vous avez raison de dire quelque chose, je crois Monsieur Dubois, c'est que... on pense que la rumeur est partout. En réalité, chaque fois qu'on fait des études précises, on se rend compte qu'elle "est" chez dix, quinze, vingt, trente pour-cent des gens et qu'il y a encore soixante-dix pour-cent des gens qui ne le savent pas. Et ces soixante-dix pour-cent, quand on est objet de rumeur, on pense qu'ils n'existent pas. On a le sentiment que toute personne vous renvoie un regard suspicieux. On se dit : « Ça y est... »

DELARUE – ... on est parano. On devient parano.

KAPFERER. – D'où la nécessité de partir. Et je crois, [à Dubois] quand vous avez dit que vous êtes parti, vous avez préféré quitter le terrain de combat et dire : « Je ne m'en sortirai pas sur place ». Et là, ça paraît très intéressant. En fait...

DELARUE – Lui, Monsieur Chouraqui, il est resté à Marseille, hein.

KAPFERER – *Oui, je...*

CHOURAQUI – *Je dois dire que la tentation de la fuite est permanente. Et je dois dire que, pendant les parloirs avec ma femme pendant deux ans et demi [le témoin a été écroué avant jugement], on a souvent abordé : « Dès que tu sortira, on s'en ira. » Et c'est vrai, je dois dire, pour faire taire tout, il faut partir. Et c'est aussi obsessionnel aussi, quand on sort de prison, c'est obsessionnel de ne pas partir et de choisir : et alors là, il y a la fuite ou le combat. Et j'ai l'impression, j'ai eu l'impression en tout cas, pour ce qui me concerne, que, fuir, c'était peut-être aussi accepter une partie de la culpabilité...*

DELARUE – *Ben oui, c'est ce qui me semblait aussi, moi. C'est... Pas vous, Jean-Noël ?*

KAPFERER – *Non non, c'est que... bon, euh, j'ai malheureusement, ou heureusement, pas vécu ce genre de situation. Donc je ne peux pas en parler avec l'émotion qui caractérise les témoignages. Mais il y a aussi, euh, je pense, chez certaines personnes qui restent sur le terrain du combat un côté presque sacrificiel. J'ai été travailler sur des cas où je disais aux gens : « Mais partez ». On a l'impression que les gens veulent porter leur croix, et à la limite elles voudraient aller jusqu'au bout.*

DELARUE – *Il n'y a pas de dynamique de combat.*

KAPFERER – *Voilà. [À Chouraqui] Vous êtes sorti blanchi, donc vous saviez que vous aviez pour vous la vérité. Il y a beaucoup de cas isolés, qui ne vont pas jusqu'en justice, parce que le tu[sic] de la rumeur, l'essentiel de la rumeur (là, on parle de cas extrêmes), c'est la vie quotidienne, c'est ce qui se passe dans les quartiers, dans les immeubles, dans les banlieues, dans les villages. Et là, ça reste la "pression" du groupe sur une personne. Et soit elle supporte cette pression, et elle le vit du matin au soir et du soir au matin ; soit elle s'en va. Moi, je le recommande souvent, c'est malheureux à dire, d'abandonner la souffrance.*

PEURON – *Moi, j'ai voulu la fuite pour la tranquillité, si vous voulez. Parce que j'ai voulu refonder une famille, refonder un couple. Bon, ben, et à Nantes, c'était plus ou moins impossible [...]*

DELARUE – *Donc il y a quatre ans vous étiez venu sur ce plateau, comme je disais au début de l'émission, Michel. À l'époque, vous n'aviez pas le moral, je me souviens.*

PEURON – [Acquiescement]

DELARUE – *Aujourd'hui, vous donnez plutôt l'impression d'avoir bien digéré cette affaire. On va regarder l'histoire de votre réparation, avec le reportage [...].*

Troisième séquence [01 : 52 : 15] [00 : 32 : 15]

DELARUE – *Monsieur le commissaire ?*

DE VROOM. – *Il y a... Il y a un phénomène qui est connu et je pense, certains d'entre nous, sur le plateau, en ont été certainement les victimes, Monsieur Chou... Monsieur*

Chourau qui entre autres. Lorsqu'on veut déstabiliser certaines personnes qui occupent certaines positions, on lance d'abord des rumeurs, ensuite on filtre dans la presse, dans une "certaine" presse, et ensuite on essaie de déstabiliser professionnellement. C'est un phénomène connu, qui se passe je ne dis pas régulièrement, mais qui se passe dans des situations peut-être de crise, principalement.

Et il y a une chose aussi que je voudrais dire quand même, et je pense que nous sommes tous dans le même cas. J'ai peut-être subi moins de problèmes que... que les personnes qui sont sur le plateau puisqu'elles ont été en prison malheureusement. Mais il y a une chose. C'est que nous avons tous fait face. Nous avons tous fait face. [Designant Kapferer.] Et je ne suis pas d'accord avec ce que Monsieur dit, qu'il faut s'enfuir. Si nous n'avions pas fait face, aucun d'entre nous, personne n'aurait reconnu que nous sommes des innocents. Et donc je pense que... D'abord nous avons été entourés de notre famille, de manière très importante, et je l'ai entendu et ça m'a rassuré. La deuxième chose, de nos amis, de "bons" amis. Et la troisième, c'est que nous sommes restés "debout". Et ça, je pense que... sans ça, nous ne serions pas ici sur ce plateau pour le dire. Et s'il n'y avait pas eu, comme Monsieur Agret (il a été jusqu'à se couper deux doigts ; moi, j'ai pensé à me suicider, il faut dire les choses comme elles sont, on pense à se supprimer), eh bien, je vous dis franchement que fuir, je pense qu'aucun de ceux qui sont sur ce plateau n'y penserait. Et aucun d'entre nous ne le ferait. [Silence. Puis applaudissements nourris.]

KAPFERER. – Je veux dire, uniquement en référence au fait que je reçois tous les jours des coups de téléphone de gens qui n'ont pas la chance d'avoir des avocats, qui n'ont pas la chance... qui sont des gens qui ont une souffrance quotidienne, dans un village, dans une rue, dans un quartier, etc. Euh... et... on les... à un moment donné, on dit qu'ils sont ceci cela, etc. Et ça dure une semaine, ils pensent que ça va s'arrêter, quinze jours, trois semaines. Puis ils me rappellent au bout de six mois. Qu'est-ce que je leur dis ? « Battez-vous » ? « Battez-vous, six mois, un an » ? Il faut dire, à un moment donné, si vous cherchez la tranquillité, à moins de... vraiment, de... d'avoir le courage que vous avez [à De Vroom] de bâtir une croisade, il y a une solution, qui est de faire dix kilomètres plus loin, dans d'autres milieux, où personne ne vous en voudra d'être quelqu'un qui ne ressemble pas aux autres (beaucoup de gens héritent de rumeurs parce qu'ils ne ressemblent tout simplement pas aux autres). Ils iraient... déménager de cinquante kilomètres dans une ville... Dans les villes, il n'y a... on ne reproche pas aux gens d'être "un peu" différents. Mais dans certains ensembles, dans certains milieux très, très conservateurs, on reproche aux gens d'être différents. Donc, il faut savoir... Moi, ma recommandation, c'est... aussi... parfois... est-ce que... [à De Vroom] Vous, vous avez été attaqué, directement, mis en cause. Vous connaissez les rouages de la justice. Vous connaissez... Vous avez eu des comités de soutien. Tous ces gens qui n'ont pas de comité de soutien, tous ces gens qui font partie de la rumeur quotidienne, qu'est-ce qu'on leur dit ? Battez-vous ? Moi, je ne leur dis pas « Battez-vous » ; je leur dis : « Choisissez la tranquillité ».

DELARUE – Bon, chacun s'exprime en tout cas. Puis... les spectateurs penseront ce qu'ils voudront penser.

Appendice II

Conducteur

00:00:00	Plateau.	Générique. Jean-Luc Delarue. Présentation.
00:02:00	Public.	Nicole Deburon, écrivaine (Chéri, tu m'écoutes ?). Ses "attentes".
00:03:30	Public.	Catherine Wilkening & Andréa Ferréol, comédiennes. Leur rôle dans <i>Mirage noir</i> , téléfilm diffusé en première partie de soirée.
00:06:00	Plateau.	Jean Chouraqui, chef de clinique. Extrait du reportage à venir.
00:07:45	Plateau.	Michel Peuron, coffreur. Extrait du reportage à venir.
00:09:50	Reportage.	Christian De Vroom, commissaire général en Belgique. Affaire de pédophilie vainement suspectée, dans le cadre de l'affaire Dutroux.
00:18:15	Plateau.	Delarue compatit avec De Vroom.
00:23:40	Public.	Philippe Marchal.
00:30:00	Public / estrade.	Sylvaine Courcelle, magistrate en fonction.
00:37:55	Plateau.	Yves Bonnet, avocat (ex-juge d'instruction).
00:44:15	Plateau.	René Piéto, président de Tribunal de commerce.
00:47:00	Public / estrade.	Jean-Noël Kapferer, sociologue.
00:50:15	Public.	Didier Dubois, commerçant.
00:55:40	Estrade.	Jean-Noël Kapferer, sociologue.
00:58:25	Reportage.	Michel Peuron, coffreur. Affaire d'assassinat jugé par contumace. Emprisonnement indu. Absence de preuves amène nouveau jugement.
01:09:00	Plateau.	Delarue compatit avec Peuron.
01:12:50	Public.	Véronique Galendo, fille de Roland Agret.
01:14:40	Plateau.	Roland Agret.
01:21:40	Reportage.	Jean Chouraqui, chef de clinique. Affaire d'assassinat suspecté, emprisonnement préventif de 28 mois, non-lieu.
01:32:40	Plateau.	Delarue compatit avec Chouraqui.

01:37:40	Public.	Sophie Chouraqui, épouse de Jean Chouraqui.
01:39:15	Public.	Anne-Sophie Martin, journaliste.
01:40:20	Plateau.	Roland Agret.
01:42:30	Public.	Anne-Sophie Martin, journaliste.
01:44:45	Plateau.	Omar Popov. Affaire « Omar m'a tué ».
01:50:40	Plateau.	Christian De Vroom, commissaire général en Belgique.
01:52:15	Estrade.	Jean-Noël Kapferer, sociologue.
01:53:35	Plateau.	Omar Popov.
01:54:10	Plateau.	Roland Agret.
01:55:40	Plateau.	Catherine Ehrel, journaliste.
01:57:15	Public / estrade.	Jean-Yves Le Borgne, avocat
02:05:05	Plateau.	Nicole Deburon, écrivaine.
02:10:00		Fin

Notes

-
- * Ce texte est issu de la présentation qui en a été faite le 27 mai 1998 et le 24 mars 1999 et des discussions qui s'en sont suivies dans le cadre du séminaire du Groupe de recherche Intermédia (sous dir. J.-P. Desgoutte), à l'Université de Paris 8 (« Vincennes à Saint-Denis »).
- ¹ DELARUE, Jean-Luc (sous dir.), 1998 : 22 h 40 - 00 h 50. « Ça se discute ». *France 2*. Émission bimensuelle. 18 mars (« Rumeurs, calomnies, soupçons : peut-on en sortir indemne ? »), réal. : Valérie Bouhard, prod. : Réservoirs Prod., durée : 2 h 10.
- ² France Inter [22/3/98] ; France 2 [18/3/98] ; M6 [France], 9/1/94 ; SRC [Canada], 2/2/93 ; RSR1 [Suisse], 30/12/92 ; TF1 [France], 2/7/92, 16/7/92, 13/8/92 ; TSR [Suisse], 1988 ; Radio-Canada, 29/1/87... pour les plus récentes. Sans compter les œuvres de fiction qui s'en inspirent directement : PÉRIER, Étienne, 1997. *La rumeur*. Téléfilm. Diff. : France 2 (25 avril). Avec Christine Boisson. Ou PAULY, Marco, 1995. *Des mots qui déchirent*. Téléfilm. Diff. : France 3 (25 février). Avec Pascal Gregory.
- ³ JURDANT, Beaudoin, 1973. *Problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*. Thèse de doctorat de 3^e cycle en psychologie. Strasbourg : Université Louis-Pasteur, 271 pages.

- ⁴ ROQUEPLO, Philippe, (1974) 1981. *Le partage du savoir. Science, culture, vulgarisation*. Paris : Seuil, coll. « Science ouverte », 255 pages.
- ⁵ WIEBER. – *Dans Ça se discute, les gens qui viennent témoigner, ce sont des gens qualifiés d'ordinaire, c'est-à-dire qui ne sont pas des gens de parole, et puis qui ont besoin de pouvoir parler directement à quelqu'un sans être gênés ou sans être face à un public qui est quand même là un petit peu...*
 SCHNEIDERMAN. – *Alors on peut dire que c'est quand même un décor qui favorise les prises de paroles successives plutôt que les échanges, on peut dire ça.*
 WIEBER. – *Absolument.*
 SCHNEIDERMAN. – *Il y a l'estrade qui a un petit rôle à jouer aussi, le fait que les yeux soient à la hauteur des yeux de Delarue, il n'y a pas de dominants, de dominés.*
 WIEBER. – *Ça, c'est l'idée de base. [...] C'est vrai qu'à partir du moment où on a envie de faire discuter des gens, le mieux, c'est qu'il n'y en ait pas un qui domine l'autre, etc. Mais c'est vrai aussi qu'on ne peut pas laisser les gens debout toute la soirée. Donc estrade.*
- SCHNEIDERMAN, Daniel, 1997 : 13 h 05. « Arrêt sur image ». *La cinquième*. (19 octobre). (Transcription : La voix des médias, 92062 Puteaux)
- ⁶ BOURDIEU, Pierre, 1997. *Sur la télévision*. Paris : Seuil, coll. « Liber », 98 pages.
- ⁷ Il est l'invité chronique des médias audiovisuels. Cf. les émissions citées : France Inter France 2, M6, SRC, RSR1, TSR, Radio-Canada... pour les plus récentes.
- ⁸ 1998. « Ça se discute ». *Télé-Loisirs*. (14-20 mars)
- ⁹ Ainsi « *Ceil pour œil, dent pour dent* » cohabite-t-il avec « *À tout péché miséricorde* » et « *Faute avouée est à moitié pardonnée* ». Les proverbes, comme dirait Musset, « *sont des selles à tous les chevaux ; il n'en est pas un qui n'ait son contraire, et quelque conduite que l'on tienne on en trouve un pour s'appuyer* » MUSSET, Alfred de. *Nouvelles*. Cité par BARUK, Stella, (1973) 1986 : 135. *Échec et maths*. Paris : Seuil, coll. « Points sciences », 314 pages. Bref, à tout proverbe correspond une herméneutique liée à l'espace et au temps, que le discours journalistique occulte, ou nie peut-être.
- ¹⁰ BOURDIEU, Pierre, 1997. *Op. cit.*
- ¹¹ DELARUE, Jean-Luc, 1998 : 22 h 42. *Ibid.*
- ¹² Cf. « Appendice II. Conducteur », *supra*.
- ¹³ Respectivement 3 min (23 h 27 - 23 h 30), 2 min 25 (23 h 30 - 23 h 32) et 1 min 20 (00 h 32 - 00 h 33).
- ¹⁴ $6 \text{ min } 10 \div 2 \text{ h } 10 \text{ min} = 370 \text{ s} \div 7\,800 \text{ s} = 4,74 \%$

- ¹⁵ Ainsi lit-on avec béatitude, dans un même ouvrage, à 200 pages de distance, que la rumeur serait « *le plus souvent une production sociale spontanée, sans dessein ni stratégie* » et puis que, finalement, elle ne requerrait pas « *de larges états-majors : elle peut se fomenter en tout petit comité. C'est pour cela qu'elle est l'arme favorite des complots* » (KAPFERER, Jean-Noël, 1987 : 33 & 247. *Op. cit.*) Tantôt la rumeur est l'expression du plus grand nombre, tantôt elle est "pilotée" par quelques uns. La contradiction est relevée par RÉMY, Élisabeth, 1992 : 278. *Des vipères lâchées par hélicoptères ? Anthropologie d'un phénomène appelé rumeur*. Thèse de doctorat en anthropologie sous dir. Raymond Pujol. Paris : Université de Paris V, 325 pages.
- ¹⁶ Il n'y a pas de rapport entre éducation et croyance : les notables, médecins et enseignants, sont autant abusés que les autres par l'apparence pseudo-officielle d'un tract circulant de mains en mains. Cf. KAPFERER, Jean-Noël, 1989. « A Mass Poisoning Rumor in Europe ». *Public Opinion Quarterly*. Vol. 53, n° 4 (hiver), pages 467 à 481.
- ¹⁷ TCHAKHOTINE, Serge, (1939) 1952 : 549. *Le viol des foules par la propagande politique*. Paris : Gallimard, 605 pages.
- ¹⁸ Même les frontières linguistiques sont sans effet : le tract était écrit en anglais (l'origine semble être les États-Unis), il a été traduit au Québec avant d'être transmis par une bonne âme en France où il s'est répandu comme une traînée de poudre. Cf. RENARD, Jean-Bruno, 1990 : 26. « Les décalcomanies au LSD. Un cas limite de rumeur de contamination ». *Communications*. N° 52, pages 11 à 50.
- ¹⁹ Seule l'audience fait un peu la moue : avec « *1 800 000 et quelques personnes après 23 h* », elle frise le plancher d'une émission qui recueille en moyenne entre « *1,1 million et 3,2 millions* » de spectateurs (cf. MORINI-BOSC, Isabelle, 1998 : 18 h 48. « Journal ». *RTL* 19 mars. & PELLERIN, Marc, 1998 : 34. « Delarue toujours très occupé ». *Le Parisien*. 6 janvier). Rien de surprenant cependant : on croit que, parce qu'on a déclaré la rumeur populaire, une émission qui en traiterai fera tomber tous les records d'audience. Erreur. La rumeur fait rarement recette. Dans le passé, d'illustres animateurs de la télévision française s'y sont déjà cassés le nez : en 1992, par exemple, Christophe Dechavanne tenta de lancer un magazine régulier sur le sujet ; mais, au bout de trois émissions, il dut arrêter les frais (cf. SCHNEIDER, Gilles & Martine JACQUEMIN, 1992. *Rumeurs*. Série d'émissions télévisées (2 juillet, 16 juillet, 13 août), prod. : Christophe Dechavanne & Stéphane COURBIT, réal. : Pascal Duchêne, diff. : Tf1.).

- ²⁰ HÉSIODE : 764. *Les travaux et les jours*. Cité par DETIENNE, Marcel, 1982. « La rumeur, elle aussi, est une déesse ». *Le genre humain* (Paris : Fayard). N° 5 (automne : « La rumeur »), pages 71 à 80.
- ²¹ « *It is convenient to conceptualize rumormongering as a process like loading and firing a gun. The gun is the rumor public, and the bullet is the rumor, which is loaded in an atmosphere of anxiety and uncertainty. The trigger is pulled when it is believed the bullet will hit the mark, much as an involving rumor is likely to be passed on if it is perceived as credible.* » ROSNOW, Ralph L., 1991 : 485. *Op. cit.* La métaphore guerrière déjà présente dans ROSNOW, Ralph L., 1988 : 26. « Rumor as Communication : A Contextualist Approach ». *Journal of Communication*. Vol. 38, n° 1 (printemps), pages 12 à 28.
- ²² BRODU, Jean-Louis, 1992 : 3. *Certifié légendaire*. Paris : Jean-Louis Brodu, 44 pages.
- ²³ FROISSART, Pascal, 1997. « La rumeur te nie », in DESGOUTTE, Jean-Paul (sous dir.), 1998. *Motifs de rupture*. Paris : L'harmattan.
- ²⁴ FROISSART, Pascal, 1999. *Rumeurs et rumorologie. Approche critique d'un discours à prétention scientifique*. Thèse de doctorat en communication sous la direction d'E. Carontini. Montréal : Université du Québec à Montréal, 344 pages.

Pierre Barboza
Bruno Bonu
Jean-Paul Desgoutte
Pascal Froissart
Marc Relieu

La mise en scène du discours audiovisuel

Textes réunis et présentés par Jean-Paul Desgoutte

L'Harmattan

5 & 7, rue de l'École-polytechnique
F - 75005 Paris (EUROPE)

L'Harmattan inc.

55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - H2Y 1K9 CANADA

Sommaire

Jean-Paul Desgoutte	
La mise en scène de l'entretien	11
Marc Relieu	
La réalisation et la réception du produit télévisuel comme accomplissements	35
Bruno Bonu	
Entre image et parole : le regard dans la narration et l'interaction à la télévision	67
Pascal Froissart	
L'au-delà télévisuel, l'en-deçà discursif. Analyse d'une émission sur la rumeur	89
Pierre Barboza	
<i>Salé temps</i> pour la fiction, propositions au sujet d'une hyperfiction	117